

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Cadres narratifs Eduardo Arroyo (1937-2018)

30.04.2025

Eduardo Arroyo (1937-2018)

La Sonnambula (Maria Grazia) n°

5

1972

Mine de plomb sur papier

Signée en bas à droite

50 x 65 cm

Provenance :

Galleria Arte Borgogna, Milan

Collection particulière, Milan

Collection particulière, Paris

Exposition :

Eduardo Arroyo, Opere e Operette,

Galleria Arte Borgogna, Milan, 1973

Bibliographie :

Eduardo Arroyo, Opere e Operette,

Galleria Arte Borgogna, Milan, 1973.

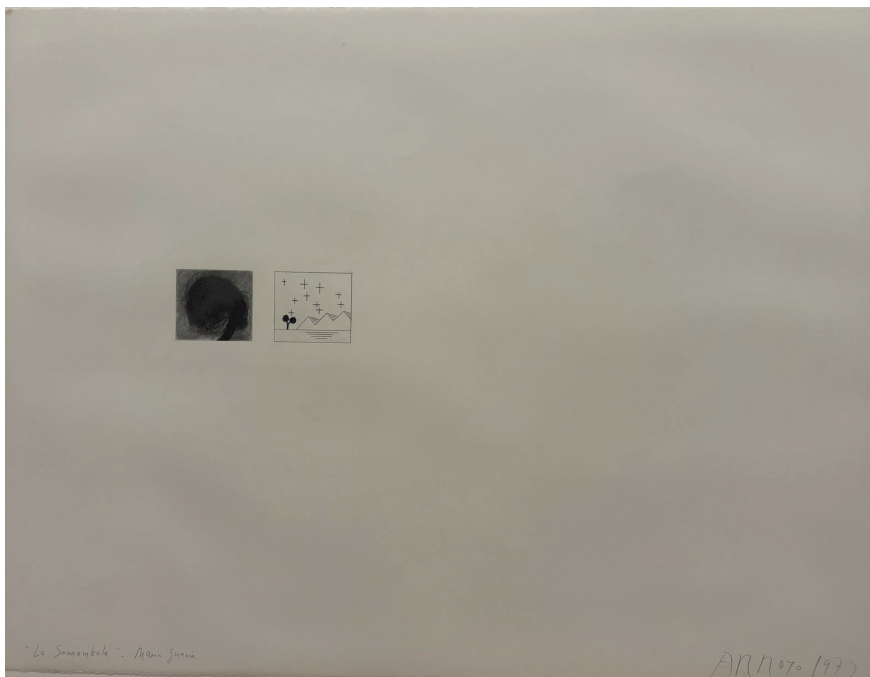
Oeuvre reproduite au catalogue sous
le numéro 5

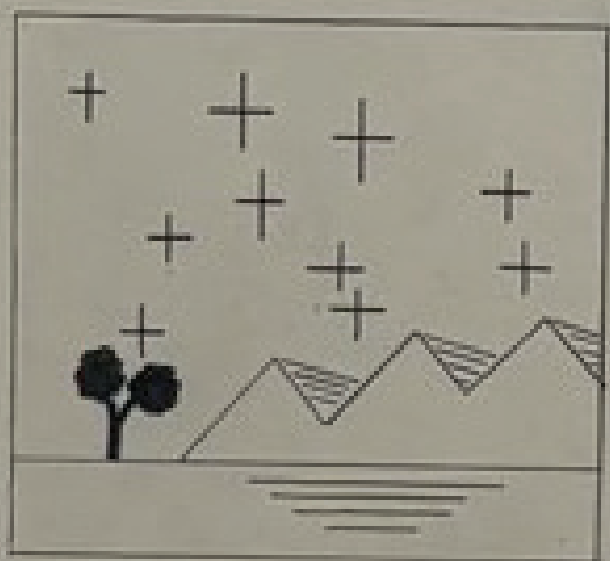
Prix conseillé

5 000 euros

Prix Love&Collect

1 800 euros





**Cette rare grande mine de
plomb appartient à un cycle
qui rend hommage à la ville
de Milan, berceau du
mélodrame italien**

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Cadres narratifs Eduardo Arroyo (1937-2018)

Figure majeure de la Figuration Narrative, Eduardo Arroyo était l'un des plus ironiques et violemment contestataire ; amoureux fou de la boxe, il a débuté sa carrière artistique par un beau scandale : à la IIIe Biennale de Paris de 1963, il expose un polyptyque dénonçant *quatre dictateurs*. Si Hitler et Mussolini appartiennent au passé, même récent, Franco et Salazar sont eux bien vivants, et ô combien sinistrement actifs ! Le gouvernement espagnol proteste, et André Malraux demande que les dictateurs soient rendus méconnaissables. Cette rare grande mine de plomb appartient à un cycle qui rend hommage à la ville de Milan, berceau du mélodrame italien, où Arroyo vivait avec Grazia Eminente. Comme les autres œuvres de la série elle a été présentée en 1973 à la galerie Arte Borgogna ; les titres des opéras de Giuseppe Verdi — *La Forza del Destino*, *Aïda* — ainsi que *La Bohème* et *Madame Butterfly* de Giacomo Puccini, et *La Sonnambula* de Vincenzo Bellini, apparaissent même parfois dans les œuvres. Si Arroyo utilise le drame de *Madame Butterfly* pour évoquer le conflit nippo-américain et l'hostilité entre Orient et Occident, dans *Aïda Cabu*, il ridiculise la folie des entreprises coloniales de Benito Mussolini en Éthiopie à travers des caricatures nourries de clichés chers à l'imaginaire occidental : visions de huttes, de sauvages, d'animaux féroces et de palmiers. Avec *La Bohème*, il exploite toutes les connotations du mot bohème au service de son propos : un dilettantisme porté par une sous-culture envahissante dont les intérêts sont symbolisés par une collection de badges (le portrait de Salvador Dalí où les badges représentent les différentes idéologies qu'il a successivement adoptées). Ces badges sont si nombreux qu'ils évoquent une poussée d'acné sur la joue d'un adolescent. Linda de Chamonix offre quant à elle un terrain de réflexion sur la dévotion aux animaux domestiques, le règne du chien, presque érigé en culte. Avec *La Sonnambula*, Arroyo s'attaque à d'autres croyances et modes liées à la psychologie post-freudienne, à l'occultisme, à l'astrologie, au zen, etc., qu'il considère comme des absurdités. L'ensemble de ces œuvres déploie toute l'ampleur de sa fascination pour l'essor inédit d'une culture de masse diffusée par les images et les slogans simplificateurs.

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

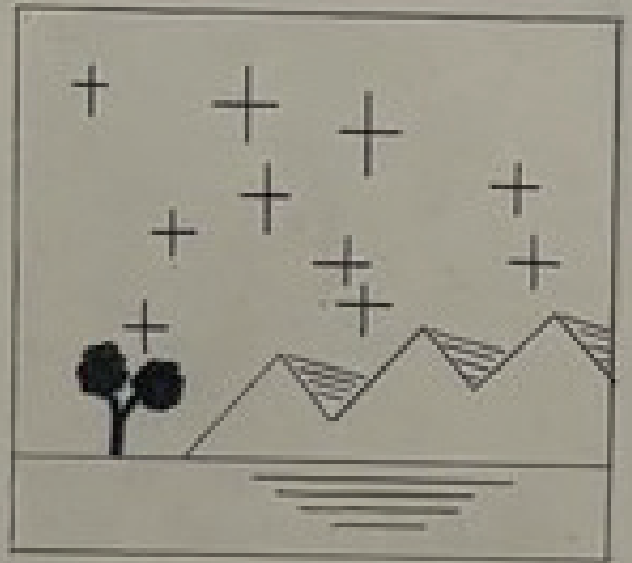
Cadres narratifs Eduardo Arroyo (1937-2018)

Personne ne sera étonné de lire que la peinture et la littérature sont ma patrie, a écrit Arroyo. Elles sont ma patrie parce que dès mon plus jeune âge je les ai soumises au processus photographique de révélation, si peu révélateur, dans l'obscurité de ma chambre noire. Les collages sur papier réalisés à partir de titres de roman bousculés sont une trace de cette exploration. Ma peinture et mon comportement ont été conditionnés par le fait que je suis né et que je me suis formé sous la dictature du Général Franco. D'ailleurs pendant longtemps mes tableaux ont été une évocation de ce que plus tard j'ai appelé, pour simplifier, mon obsession de l'Espagne. Après mon retour définitif, sont apparues dans mon travail les danseuses de flamenco, portant peineta et robe à pois, d'une Espagne folklorique hors du temps que j'aurais plongée dans une dominante noire. Je m'accorde des jours entiers de travail pour peindre pourtant la peinture me donne et me reprend, me stimule et m'épuise. Alors que le travail sur papier au crayon, à l'aquarelle, à la gouache, moins dévorant, plus ludique, est un complément indispensable et quotidien.

Tout est une question de métier : poésie et peinture.

Détournements de la carte postale, de la carte-photo dédiée, des affiches et des films publicitaires, ses peintures sont le procès de l'image peinte, sinon de la représentation elle-même. Mais ce procès, que l'on pourrait croire impitoyable, sans appel, plaide à la fois l'innocence et la culpabilité du peintre face à l'histoire.

Alain Jouffroy



Cadres narratifs

Eduardo Arroyo (1937-2018)

Alain Jouffroy

Eduardo Arroyo, qui a vécu et travaillé à Paris de 1958 à 1982 en effectuant quelques séjours en Italie et à Berlin, est l'un des peintres européens les plus offensifs qui aient été révélés depuis les années 1960. Élève de l'école de journalisme de Madrid, il est également écrivain : les livres qu'il a fait paraître en Italie (Opere et operette, 1973 ; Il poi viene prima, 1970) et en France (Panama Al Brown, 1982) ou encore des œuvres à caractère autobiographique (Deux Balles de tennis, 2017) l'ont prouvé. Sa peinture doit ses qualités à cette double et permanente volonté : donner à entendre et donner à voir. Il parvient à convaincre ses adeptes d'autant plus facilement que l'humour, sa forme la plus naturelle d'intelligence et de langage, n'est jamais absent de ses affirmations plastiques et littéraires les plus abruptes. Fidèle à la philosophie de Cervantès, il a adopté à l'égard de toutes choses, esthétiques, psychologiques, politiques, et même sportives – Arroyo est un aficionado de la boxe, plus que de la tauromachie –, le point de vue du rieur subversif. Ce qui ne l'a pas empêché de militer sérieusement contre le franquisme en s'exilant en France dès 1958, à l'âge de vingt et un ans, et de consacrer à ce combat non seulement des livres (Trente-Cinq Ans après, 1974), mais aussi de nombreuses peintures : La femme du mineur Pérez Martinez est rasée par la police, 1970 ; Portrait du nain Sébastien de Morra, bouffon de cour, né à Cadaquès, dans la première moitié du XIXe siècle, 1970. Une facture ironiquement conventionnelle, parfois sèche et dure, souvent lyrique et provocante, le rapproche de Picasso plutôt que de Picasso : à lui seul, Arroyo renouvelle l'esprit radical de Dada en y ajoutant quelque chose qu'on pourrait appeler *la tragédie de la dérision*.

À Paris, où, sous l'appellation de *Figuration narrative*, il a formé avec Gilles Aillaud et Antonio Recalcati un groupe très actif et créateur à partir de 1964, Arroyo a joué un rôle déterminant dans le développement de la nouvelle figuration, entreprise par Jean Hélion, à qui il a rendu hommage. Mais ce rôle ne s'est jamais confondu ni avec celui d'un pop'artiste ni avec celui des nouveaux réalistes, auxquels il s'est violemment opposé, en particulier en 1965, dans la série des tableaux intitulée Vivre et laisser mourir ou La Fin tragique de Marcel Duchamp ; réalisée avec Aillaud et Recalcati en 1965, elle fut exposée dans le cadre de la manifestation organisée par Gérard Gassiot-Talabot : *La figuration narrative dans l'art contemporain*. En 1967, le détournement qu'il a pratiqué, de manière aussi poétique que politique, des tableaux les plus célèbres de son compatriote Joan Miró, dans la série *Miró refait ou les Malheurs de la coexistence*, ont fait de lui un adepte précoce des idées de Guy Debord et des situationnistes.

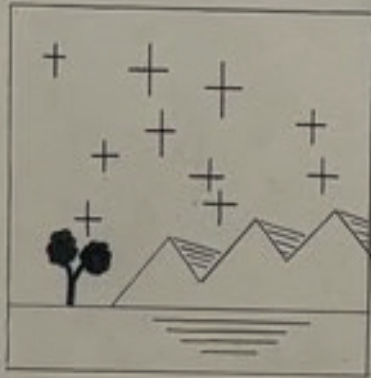
Cadres narratifs

Eduardo Arroyo (1937-2018)

Alain Jouffroy

Sa verve et sa liberté créatrices ont pris encore plus d'ampleur pendant les années 1970 (Gilles Aillaud regarde la réalité par un trou à côté d'un collègue indifférent, 1973 ; Le Meilleur Cheval du monde, 1975 ; Habillé descendant l'escalier, 1976, où le peintre semble s'interroger sur la fonction ambiguë des avant-gardes contemporaines, et pas seulement sur le mythe de Marcel Duchamp). Détournements de la carte postale, de la carte-photo dédicacée, des affiches et des films publicitaires, ses peintures sont le procès de l'image peinte, sinon de la représentation elle-même. Mais ce procès, que l'on pourrait croire impitoyable, sans appel, plaide à la fois l'innocence et la culpabilité du peintre face à l'histoire. En 1975, il séjourne une année à Berlin et se détourne momentanément de la peinture : il transcrit dans des tapis de caoutchouc noir sa rencontre avec les travailleurs turcs de la ville. Ses *Peintres aveugles* de 1975, qui avancent dans le néant, canne et pinceaux pointés sur un objectif inconnu, sont peut-être le portrait le plus tendre, et le plus complice, qu'un artiste ait jamais fait des peintres (donc de lui-même). Empruntant au roman et au film policiers et à la bande dessinée leurs thèmes d'angoisse collective, grave et dérisoire, il ne cesse de rappeler, en les parodiant ou non, le rôle des grands créateurs de la peinture (Andrea del Sarto e Raffaello, 1979), sans jamais oublier l'ironie d'un fin connaisseur des crimes, des absurdités et des mythes de la vie urbaine (Toute la ville en parle, diptyque de 1982). Il ne renonce pas à l'écriture : il est notamment l'auteur du recueil de réflexions Sardines à l'huile (1989) ou de l'ouvrage Dans les cimetières de la gloire : Goya, Benjamin et Byron-Boxeur (2004). En 1993, une exposition à la galerie Dionne marque son retour à Paris : dessins, peintures (en particulier un grand tableau inspiré d'un film de Groucho Marx, La Cabine des frères marxistes, peint à Madrid en 1991) et des sculptures de petites dimensions – part moins connue de son activité – dans les matériaux les plus divers.

En 1997, le musée Olympique de Lausanne expose ses tableaux consacrés à la boxe et des estampes en hommage à Aloys Senefelder. L'année suivante, le Musée national de la Reine-Sofía de Madrid organise une rétrospective de son œuvre et, en 2003, une exposition itinérante présente ses toiles en Europe de l'Est. Sous le titre Dans le respect des traditions, une rétrospective lui est également consacrée en 2017 à la fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence. Avec le metteur en scène Karl Michael Grüber, l'artiste a mené à bien un riche travail de scénographe commencé avec Off Limits (1969), poursuivi avec Les Bacchantes (1974, avec Gilles Aillaud), Bérénice (1984) et, à l'opéra, avec De la Maison des morts (1992) ou Tristan et Isolde (1999).



Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
21.09.2024